

XYZ. La revue de la nouvelle

Poppette

Sylvie Massicotte



Number 107, Fall 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massicotte, S. (2011). Poppette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 7–9.

Poppette

Sylvie Massicotte

SARA ET MOI rêvions de voyages, puis nous sommes partis. Pendant l'été, des attroupements de spectateurs léchaient des glaces autour de nous. C'était ensoleillé, dans les villes touristiques et lucratives où nous nous arrêtions. Les vieux, de temps en temps, en nous racontant qu'ils auraient fait pareil s'ils avaient eu notre âge, s'exprimaient dans un français presque parfait. Autrement, nous nous sommes habitués à l'anglais.

Entre Sara et moi, un regard suffit pour que nous nous entendions sur le choix du site de notre spectacle de rue. Tout à l'heure, il s'agissait surtout de nous décider pour un lieu à l'abri du vent glacial. Et nous avons trouvé.

— *Ready?* me demande Sara, en voyant que j'ai arrêté de souffler dans ma clarinette.

— Pas encore *ready*, je réponds.

Elle continue de défroisser le tissu de sa marionnette à tiges que nous avons baptisée Poppette. Cela nous est venu de l'anglais.

— *Shit...* dit-elle. Ils vont enterrer le son de ta clarinette.

En soulevant le menton, elle désigne l'orchestre tzigane en train de s'installer de l'autre côté de la rue. Je finis de réchauffer mon instrument et donne vite le signal.

— *O.K., ready. Let's go!*

J'entame la pièce d'introduction et, aussitôt, la marionnette s'anime. Je ne sais pas comment elle s'y prend, Sara, pour faire bouger Poppette sans trembler, par ce froid. Sa main enfouie sous la robe doit finir par se réchauffer. Mais son autre main, en maniant les tiges, bleuit légèrement. N'empêche, Poppette prend vie. Et je joue tant bien que mal de mon instrument aux touches un peu raides. L'automne s'est installé d'un seul coup. Nous avons vidé nos sacs à dos hier, superposant les étoffes sur nos corps grelottants.

Devant nous, un homme ralentit le pas. Une femme s'arrête. Peu à peu, des présences. Mais ce n'est plus l'été et le 7

coffre ouvert inspire la pitié, il me semble. Une fille au visage abîmé lance une première pièce de monnaie qui rebondit sur le velours usé. Un type à l'air dédaigneux suit Poppette des yeux, puis son regard sombre revient au coffre. Il n'apprécie peut-être pas ce que nous faisons. J'espère au moins qu'on ne nous prend pas pour des mendiants rien que parce qu'il fait froid. Je n'aime pas la pitié. Sara et moi ne faisons pas pitié. Je joue *Summertime* et Poppette se trémousse. Comme d'habitude, je fais mine de ne pas l'apercevoir. Avec ses petits doigts de pantin, elle me tape sur l'épaule. Je secoue la tête en prenant un air surpris. Toujours pareil. Je refuse de danser avec Poppette qui use d'un stratagème. Mille fois que nous répétons ce scénario. J'ai proposé de le changer, mais Sara ne voit pas pourquoi le modifier puisque notre boucle sans paroles captive les gens, les touche particulièrement au moment où la clarinette se tait et où Poppette se met à sangloter. C'est à cet instant qu'on entend le plus de pièces tomber dans le coffre ouvert. Je me demande si je ne fais pas durer le silence, depuis quelque temps... Au début, quand le coffre se remplissait bien, nous allions fêter au resto. Nous ne faisons plus ça. Nous amassons l'argent dans le sac péruvien de Sara. Nous prévoyons les creux, parce qu'il y en a toujours.

Sara est en train de faire pleurer Poppette, mais on dirait que c'est elle qui pleure, comme certains soirs contre mon épaule. Sara qui pleure, cela émeut. Les spectateurs sont remués, je le sens, même si dans mon champ de vision j'ai toujours le type à l'air dédaigneux. Je sais que c'est le moment. Ils vont tous plonger la main au fond de leur poche ou de leur sac à main. Mais l'orchestre tzigane entame le premier morceau. *Shit...* pousse Sara, les dents serrées, entre deux sanglots. Heureusement, des pièces sont déjà tombées dans le coffre. *Shit...* répète-t-elle. Notre public est en train de se déplacer vers l'orchestre. Il n'y a que le type à l'air dédaigneux qui traîne derrière.

Sara a raison, il a beau y avoir pas mal de pièces au fond du coffre, et même quelques billets, il aurait pu y en avoir
8 beaucoup plus si les musiciens n'avaient pas commencé à

jouer avant la fin de notre spectacle. Notre public est maintenant en train de les applaudir. Derrière moi, elle soupire en rassemblant l'argent dans son sac inca. Le bruit sourd des pièces qui rejoignent les billets entassés depuis une semaine... Nous remballons tout, au plus vite, afin de partir à la recherche d'un autre lieu. Je me penche pour ranger ma clarinette quand j'entends *Shit!* et un fracas sur le sol. Au loin, le type à l'air dédaigneux court dans la rue de la Gare, serrant contre lui le sac tissé de Sara. Je la regarde, immobile, les bras ballants. À ses pieds, la tête de Poppette, éclatée sur les dalles.